

Le P. Beaudoin est supérieur du collège et ne s'occupe guère que de la partie matérielle, car il a dans le directeur, le P. Marcile qui appartient à la même communauté, un homme de haute capacité et totalement dévoué au succès de l'institution ; quant aux autres Pères, ils étaient presque tous à passer leurs vacances en remplaçant des curés qui avaient aussi choisi ce temps pour des absences.

Comme le P. Beaudoin se préparait à partir prochainement pour l'Europe, il avait un surcroît de besogne, à tout instant quelqu'un venait pour régler certaines affaires, surtout des femmes, qui lui apportaient de l'argent pour rentes de bancs, casuel etc. J'ai plus d'une fois admiré comme il sait avec sa bonhomie, apaiser les mécontents.

On a érigé à quelque distance de l'église, un cimetière, dans lequel on vend des lots de famille, à ceux qui veulent en faire l'acquisition. Arrive un jour un bonhomme de fort mauvaise humeur, et je pus admirer là comment avec sa bonhomie et son bon cœur, il parvient à aplanir toute difficulté.

— M. le Curé, dit le bonhomme, vous m'avez encore joué pour mon lot du cimetière, je n'en veux plus.

— Allons donc, Baptiste, vas-tu tu fâcher — il tutoye tout le monde — tiens, viens prendre un verre de bière, allume ta pipe, et nous allons arranger cette affaire-là.

— Je boirai bien de votre bière et fumerai de votre tabac, mais mon affaire de lot est toute réglée ; j'irai en acheter un dans une paroisse voisine ; il y a un terme à se jouer du monde.

— Tiens, tiens, ne te fâche pas. Je t'ai dit que j'avais oublié.

— Oui ! sur le terrain même, je vous ai montré le No. 3, et vous ai dit : je prends ce numéro, moi. Très, bien m'avez-vous répondu ; puis vous l'avez vendu à un autre. Sur les reproches que je vous en ai faits, vous m'avez remis au numé o 4 ;